
LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Un des services les plus importants que M. Cousin et ses disciples aient rendu à la science, c'est d'avoir mis en honneur l'histoire de la Philosophie, et d'avoir cultivé avec soin quelques portions de ce vaste champ trop négligé par un grand nombre de Cartésiens et par l'école condillacienne. Malheureusement le Rationalisme imprime aux travaux historiques des philosophes universitaires une direction fautive et dangereuse. Voilà pourquoi le terrain fécond dont l'école éclectique a entrepris l'exploitation, n'a pas encore donné les riches moissons que l'on avait droit d'attendre; voilà pourquoi il n'a guère produit jusqu'à ce jour que des plantes parasites dont les fruits sont trop souvent empoisonnés.

Je me propose d'examiner dans ce second livre

cette influence déplorable du Rationalisme sur l'histoire de la Philosophie et, par une suite nécessaire, sur la Philosophie de l'histoire. Ce sujet est d'autant plus important que l'histoire occupe aujourd'hui la plus grande place dans l'enseignement philosophique de l'Université.

CHAPITRE I.

Examen de la théorie syncrétiste sur l'identité de la Philosophie et de son histoire.

§ 1.

La Philosophie et l'histoire de la Philosophie ont-elles, sous des apparences diverses, un fond identique? Ont-elles, suivant l'expression de Hegel et de M. Cousin, le même *contenu*? Étudier l'une, est-ce étudier l'autre? La Philosophie doit-elle accepter et combiner tous les systèmes que nous présente son histoire? Chacun de ces systèmes mérite-t-il d'avoir une place dans l'édifice de la science? Cette place est-elle déterminée par la date même de chaque système? En d'autres termes, l'ordre chronologique suivant lequel toutes les doctrines se produisent sur la scène du monde, est-il le résultat nécessaire et l'expression fidèle de l'ordre logique suivant lequel s'enchaînent toutes les vérités? L'histoire de la Philosophie nous offre-t-elle ainsi et les matériaux de la science, et le plan de son organisation? A toutes ces questions, Hegel, M. Cousin et leurs principaux disciples répondent affirmati-

vement (1); mais ils n'ont jamais démontré aucune de ces affirmations arbitraires. A les en croire, la Philosophie s'est développée avec la régularité inflexible et continue de la Géométrie; psychologues, logiciens, métaphysiciens, moralistes, tous ont travaillé sur le même plan; tous ont été d'accord, sans le savoir, sans le vouloir; et, loin de ressembler aux ouvriers de Babel, ils sont venus tour à tour ajouter leur pierre aux assises posées par leurs prédécesseurs; la grande pyramide de la science s'est donc élevée sans trouble, avec un ordre admirable, depuis la base jusqu'au sommet.

S'il en était ainsi, le Rationalisme trouverait sans doute dans l'histoire de la Philosophie une solution satisfaisante de tous les problèmes qu'implique le mystère de notre destinée; il pourrait nous offrir un symbole définitif, complet et nettement déterminé; avec ces ressources, il serait capable d'exercer le ministère spirituel sous la forme supé-

(1) V. les preuves de ce fait dans le chap. VI de notre premier livre. — Ces hypothèses sont tantôt sous-entendues, tantôt formellement exprimées à chaque page de l'Introduction à l'histoire de la Philosophie. Je me bornerai donc ici à une seule citation prise au hasard : « La Philosophie trouve toutes les idées exclusives, fausses par un côté et vraies par un autre, elle les accepte toutes, les combine et les réconcilie dans le sein d'un vaste système où chacune trouve sa place..... Ce que fait une sage philosophie, l'histoire le fait aussi à l'aide des siècles; dans son mouvement universel, et dans l'ample système qu'elle engendre et déroule successivement. — 9^e leç., p. 25-26.

rieure de l'enseignement philosophique. C'est pour cette raison, ce semble, et pour nulle autre, que nos éclectiques rationalistes accordent une foi aveugle à ces commodes hypothèses. Mais cet optimisme séduisant s'évanouit comme un rêve au premier choc de la réalité. Hegel, en effet, a été forcé lui-même de convenir que l'histoire de la Philosophie offre un spectacle décourageant à celui qui ne s'est pas d'avance préoccupé d'un système. « A la vue de tant d'opinions et de systèmes divers, dit-il, on se trouve embarrassé. Puisque les plus grands génies se sont trompés, comment tous ne se tromperaient-ils pas?—Ou, dit-on, il y a erreur partout, ou si une philosophie est véritable, à quel caractère la reconnaître? Chacune se donne pour la vraie, et chacune met en avant un autre criterium. Chaque théorie nouvelle s'élève avec la prétention de réfuter les théories antérieures, et même de les remplacer toutes. Mais, conformément à l'expérience, il paraît bientôt qu'à elle aussi peuvent s'appliquer les paroles de saint Paul à Ananias : « Les pieds de ceux qui doivent s'ensevelir, sont déjà devant la porte; en d'autres termes, la philosophie destinée à combattre et à remplacer la vôtre ne tardera pas à se montrer (1). » Comment échapper à l'impression d'un

(1) *Leçons sur l'histoire de la Philosophie*, t. 1, p. 28, 29. — Ce n'est pas saint Paul qui adressa ces paroles à Ananias, mais saint Pierre à Saphira. — Act. x, 9.

spectacle si désolant, quand on a mis dans la raison seule toutes ses espérances? Pour cela, il ne reste qu'un parti à prendre, c'est de se jeter aveuglément dans un optimisme enthousiaste. On fermera les yeux pour ne plus voir la réalité historique; puis on affirmera *a priori* que tout est à sa place, que tout est bien, nécessairement bien, dans le développement de la science à laquelle on a confié son âme. C'est ce qu'a fait M. Cousin.

« Il implique trop, dit-il, que la raison humaine ait un développement déraisonnable, c'est-à-dire qui ne soit pas régulier et soumis à des lois..... Or la raison humaine est l'élément philosophique. Les différents éléments de la raison humaine avec leurs rapports et avec leurs lois, voilà ce qu'on appelle la Philosophie (1). Si donc tout cela, en tombant dans l'histoire, s'y développe d'une manière raisonnable, il s'ensuit qu'après avoir commencé par la Philosophie, nous finirons encore par la Philosophie, et qu'ainsi nous arriverons à l'identité de la Philosophie et de l'histoire de la Philosophie. Il me semble qu'un tel résultat vaut la peine d'être cherché. Ce n'est pas un rêve, Messieurs, c'est le fruit de la nature même des choses. *Il est nécessaire en soi que la nature humaine*

(1) Les éléments de la raison humaine, leurs rapports et leurs lois sont l'objet d'un chapitre de la Psychologie expérimentale; mais évidemment ils ne sauraient être la Psychologie elle-même. Encore moins peuvent-ils être toute la Philosophie.

« se développe raisonnablement, et par conséquent qu'elle forme dans son développement quelque chose de régulier, d'harmonique, de systématique, de philosophique..... L'identité de la philosophie et de son histoire est certaine; il ne s'agit que de la découvrir et de la mettre en lumière (1). »

Mais avant d'avoir découvert cette identité, avant de l'avoir mise en lumière, comment pouvez-vous savoir qu'elle est certaine? — « Ah! dites-vous, c'est qu'il est nécessaire en soi que la raison humaine se développe raisonnablement. » — Cela serait fort désirable, j'en conviens. Cela serait nécessaire pour votre système, j'en conviens encore. Mais que cela soit nécessaire absolument, que cela soit seulement réel d'une réalité contingente, c'est ce que démentent et l'expérience de chaque jour et l'histoire tout entière.

Voyez d'ailleurs à quels extravagants paradoxes nous serions conduits par un sophisme, qui n'est au fond qu'un jeu de mots : — « Il est nécessaire en soi que la raison humaine se développe raisonnablement. » Donc l'idiotisme, la folie, et toutes les maladies mentales sont impossibles! — « Il est nécessaire en soi que la raison humaine se développe raisonnablement. » Donc nul philosophe.... que dis-je?... donc nul homme, quel qu'il soit, ne peut déraisonner! — Donc tout au moins, aucune secte, aucune école n'a pu léguer à l'histoire

(1) *Introd. à l'hist. de la Phil.*, leçon 4^e, p. 21, 22.

des doctrines déraisonnables ! Donc le Panthéisme et l'Athéisme, le Dualisme et le Polythéisme, le Matérialisme et l'Idéalisme, le Scepticisme et l'Illuminisme, etc., sont raisonnables ! Qu'en dites-vous ? Cet optimisme est-il bien philosophique ?

Mais voici un argument plus spécieux en faveur de la thèse que nous discutons.

« Étudier l'histoire de la Philosophie, c'est, dit-on, s'initier à toutes les découvertes accumulées d'âge en âge par les philosophes les plus profonds ; c'est se mettre en possession de toutes les conquêtes que le génie de l'homme a faites successivement au profit de la plus vaste des sciences. »

Soit ! Mais le Rationalisme remet sans cesse en question chacune de ces découvertes et révoque en doute chacun de ces progrès, dont l'histoire de la Philosophie nous présente le tableau. L'expérience des siècles passés devient donc à peu près inutile au penseur orgueilleux qui commence par faire table rase et veut, avec ses seules forces, reconstruire tout l'édifice de la Philosophie, depuis les fondements jusqu'au sommet. Il ne faut pas l'oublier : les découvertes toujours contestées de la science philosophique ne ressemblent point aux découvertes unanimement reconnues, dont les sciences naturelles se sont enrichies depuis l'époque récente de leur organisation définitive. Quelle différence aussi entre les progrès de l'Ontologie ou de la Morale, et le développement si régulier des Mathématiques ! Y a-t-

il seulement, dans la religion naturelle, une question spéculative ou pratique dont la solution ne soit plus aujourd'hui comme autrefois un sujet de controverse dans les écoles rationalistes ? Pour ne citer qu'un exemple, la notion chrétienne de Dieu n'est-elle pas dénaturée plus ou moins profondément ou même rejetée comme une chimère par des philosophes du XIX^e siècle ? Assurément la Théologie naturelle a fait d'immenses progrès sous l'influence de la tradition révélée ; mais à mesure que la science de la vérité se développait, l'erreur aussi multipliait ses ressources et suscitait une foule d'objections pénibles que l'on n'avait pas soupçonnées d'abord. Si donc la sphère de la Philosophie est allée grandissant, elle a toujours embrassé plus d'ombre avec plus de lumière. Au fond, il devait en être ainsi ; car l'objet de la Philosophie est bien plus mystérieux que celui des autres sciences profanes ; et la vapeur brûlante des passions, condensée en nuages épais, nous dérobe souvent cet objet sublime. Au contraire, le progrès des Mathématiques, de la Physique, de la Chimie, de l'Histoire Naturelle ne gêne nullement les désirs corrompus de notre cœur. Aussi n'est-il point entravé par les obstacles les plus redoutables que rencontrent les sciences métaphysiques et morales. D'ailleurs, il entrerait dans les conditions de notre épreuve que les vérités les plus importantes à la direction de notre vie fussent placées dans une sorte de crépuscule. La Providence a

toujours laissé dans ce demi-jour assez de lumière pour que nulle âme droite ne fût condamnée à y chercher en vain sa route; mais elle a voulu aussi que la conquête et la conservation de la vérité religieuse fussent toujours méritoires et laborieuses. Voilà pourquoi les théorèmes les plus élevés des sciences philosophiques ne brilleront jamais d'une évidence aussi frappante que les démonstrations palpables des sciences naturelles; voilà pourquoi enfin les historiens de la Philosophie n'aboutiront jamais unanimement à des conclusions incontestées sur la valeur de tous les systèmes.

« Confiez à Cabanis le soin de faire l'histoire de
« la Philosophie, il déclarera vrai le système méta-
« physique d'Épicure; car ce système est le sien.
« Confiez à Kant la même tâche, il déclarera faux
« le même système; car ce système est le contraire
« du sien. Quelle autorité la critique de Cabanis
« aura-t-elle auprès de Kant, et celle de Kant au-
« près de Cabanis?... Aucune.... Et si le système
« d'Épicure est à la fois une erreur pour Kant et
« la vérité même pour Cabanis, ne s'ensuivra-t-il
« pas qu'en découvrant ce système, l'esprit humain
« aura fait selon l'un un faux pas, selon l'autre
« une découverte immense? L'un fera donc reculer,
« l'autre avancer l'esprit humain à cette époque de
« notre histoire. » (1)

(1) JOEFFROY, leçon prononcée à l'ouverture d'un *Cours sur*

Si l'histoire de la Philosophie change d'aspect suivant le point de vue d'où on la considère, comment pourrait-elle concilier les écoles rivales qui se sont disputé de siècle en siècle et se disputent encore l'empire de l'esprit humain?

§ II.

Les paroles que nous venons de citer ne sont point empruntées à un ennemi de l'Éclectisme, mais au penseur le plus éminent qu'ait produit l'école de M. Cousin. Il est vrai qu'avant de faire cet aveu remarquable, Jouffroy avait fondé, comme son maître, des espérances excessives sur les ressources que le philosophe peut trouver dans l'histoire de sa science. Mais c'est là une de ces contradictions où doivent tomber inévitablement toutes les intelligences dévoyées. Du reste, les considérations qui lui inspirèrent une confiance aussi exagérée qu'éphémère dans l'histoire de la Philosophie n'étaient pas de nature à comprimer longtemps les doutes inquiets et le découragement sceptique qui remplissaient le fond de son âme. C'est ce que va démontrer un examen rapide du fragment où il résumait en 1827 toutes ses pensées sur le sujet qui nous occupe.

L'histoire de la Philosophie ancienne en 1829 (Nouveaux mélanges philosophiques, p. 360, 361).

« Quand on songe, dit-il, aux puissantes intel-
ligences qui, depuis Pythagore jusqu'à nos jours,
ont soulevé et remué dans tous les sens le champ
de la Philosophie, on ne peut guère échapper à
cette conviction, non-seulement que toutes les
questions de la science n'aient été posées et agitées
avant le commencement du XIX^e siècle, mais en-
core que tous les faits de la nature humaine qui
peuvent éclairer ces questions et concourir à les
résoudre n'aient été aperçus, signalés, décrits
dans cette longue et puissante investigation, et
que par conséquent il ne soit très difficile, pour
ne pas dire impossible, de tomber en pareille
matière sur une idée ou sur un fait nouveau de
quelque importance. » (1)

J'accorde tout cela; mais il ne s'ensuit point que
la science philosophique existe à l'état latent dans
nos bibliothèques, et qu'elle apparaitrait toute faite
à qui saurait l'y découvrir. Encore une fois, le Ra-
tionalisme ne peut sans inconséquence affirmer *a priori*
que la Philosophie est faite et qu'il reste seule-
ment à l'éditer. Si l'on veut se conformer exacte-
ment aux règles du doute méthodique, on devra tenir
même pour douteux que toutes les questions philo-

(1) *Mélanges philosoph.*, 2^e édit., p. 226. — Or, continue
Jouffroy, si cette conviction est fondée, il s'ensuit que la
science existe, quoiqu'elle soit inconnue à notre siècle; et qu'elle
sortirait toute faite, pour qui saurait l'y découvrir, des im-
mortels ouvrages des philosophes qui l'ont créée. »

sophiques aient été posées et débattues. Supposons
toutefois que nul problème vraiment important n'a
échappé à l'attention des philosophes; supposons
même que tous les faits de la nature humaine qui
peuvent éclairer ces problèmes, ont été aperçus,
signalés, décrits, et que par conséquent il est im-
possible de tomber en pareille matière sur une idée
ou sur un fait nouveau de quelque importance; je
demande s'il ne se peut point que ces problèmes
aient été mal posés. Et quand il aurait été par-
faitement posés, serions-nous en droit de conclure
qu'ils ont été bien résolus? Non, certes! et rien
n'autorise un rationaliste à préjuger qu'ils n'ont
pas été agités en vain jusqu'à ce jour.

Accordons cependant au Rationalisme que toutes
les questions essentielles ont été résolues. Reste à
savoir dans quels ouvrages est renfermée leur solu-
tion; mais ce n'est pas l'histoire de la Philosophie qui
nous l'apprendra; car elle nous offre pêle-mêle le
vrai et le faux, le oui et le non, l'affirmation et le
doute, sans autre classement que l'ordre chrono-
logique.

D'ailleurs, parmi les livres des philosophes même
les plus renommés, « la plupart sont écrits dans
des langues qui nous sont peu familières; quel-
ques-uns dorment encore en manuscrits dans la
poudre des bibliothèques; en outre, chacun de
ces grands hommes parle un langage philosophi-
que qui lui est propre, et n'est point celui de ce

« siècle ; chacun a considéré les questions sous son
« point de vue , et dans chacun la question que
« l'on voudrait étudier occupe une place différente
« et se trouve enchaînée aux autres d'une manière
« particulière ; en sorte que c'est un premier tra-
« vail de la découvrir dans chaque système , un
« autre de la dégager , un autre de la comprendre ,
« un autre de rapprocher la solution qu'elle y reçoit
« de toutes les solutions différentes qu'on lui a
« données dans les autres systèmes , et un dernier
« enfin de tirer de la comparaison de toutes ces
« solutions , qui contiennent chacune une portion
« de vérité , la solution complète , qui est la véri-
« table. » (1) — Voilà quelques-unes des difficultés
qu'un rationaliste aurait à vaincre pour trouver dans
l'histoire de la Philosophie la solution vraie et com-
plète du problème de la destinée humaine , en sup-
posant même que tous les éléments de cette solu-
tion ont été successivement acquis à la science. Après
cela , Jouffroy n'a-t-il pas bien raison de conclure
que , si la Philosophie existe (comme il le présume) ,
« elle n'existe pas pour le commun des hommes ,
« ni même pour les hommes très éclairés , ni même
« pour les simples savants , ni même pour les sim-
« ples philosophes , mais seulement pour le petit
« nombre de ceux qui , étant à la fois et très érudits
« et très philosophes , ont passé leur vie à en cher-

(1) *Ibid.*, p. 227.

« cher les membres épars dans les monuments qui
« la contiennent? » (1) — A quoi se réduira donc le
petit troupeau , pour lequel le Rationalisme éclec-
tique veut exercer le ministère spirituel ?

Ce n'est pas tout , et il serait facile d'assombrir
ce tableau , déjà si effrayant ; des travaux auxquels
doit se résoudre le Rationalisme éclectique , s'il veut
tirer l'or pur de la vérité du fond des mines téné-
breuses où , suivant lui , cet or est caché. Après les
aveux que nous venons d'enregistrer , Jouffroy se
pose en effet cette question : « Que manque-t-il
« donc à la Philosophie pour être véritablement ? » —
A quoi il répond : « Deux choses seulement : qu'on
« la connaisse et qu'on l'organise..... Or , de ces
« deux tâches , la première seule est difficile à rem-
« plir ; car si elle était remplie , l'organisation de
« la science en sortirait d'elle-même..... Ce qui a
« toujours manqué à la Philosophie et ce qui lui
« manque encore , c'est sa propre histoire. Voilà
« ce qui fait qu'on n'a cessé de la recommencer
« comme une chose éternellement neuve , sans que ,
« dans cette succession de tentatives , elle ait pu
« trouver le moment de s'organiser. Si les résultats
« des recherches de tous les grands hommes qui
« l'ont cultivée étaient sous nos yeux , traduits dans
« une même langue philosophique , cette organisa-
« tion sortirait alors du sein de leurs travaux , écla-

(1) *Ibid.*, p. 227-228.

« tante de lumière et d'évidence... En effet, si tous
« les systèmes ne sont que des vues incomplètes de
« la réalité érigées en images complètes de cette
« même réalité (1), ces vues diverses étant rappro-
« chées se concilieraient; comme les faits qu'elles
« représentent se concilient dans la nature; ce
« qu'elles ont d'incomplet, c'est-à-dire ce qu'il y
« a de faux dans les systèmes, apparaîtrait et s'abs-
« traîrait, et les cadres de la science se trouve-
« raient tout-à-coup remplis de tout ce que le génie
« des différentes écoles a saisi de vrai sur chaque
« question » (2).

Si tous les systèmes étaient des vues exactes et
seulement incomplètes de la réalité, j'accorderais
volontiers que ces vues diverses étant rapprochées
devraient se concilier, comme les faits dont elles
seraient la représentation se concilient dans la na-
ture. Mais nous avons montré combien cette hypo-
thèse est illusoire. Il s'en faut que les philosophes

(1) Jouffroy revient sans cesse comme M. Cousin à cette
hypothèse insoutenable. « Les différents systèmes, dit-il quel-
ques pages plus loin, sont les vues d'après nature que l'es-
prit humain a dessinées chemin faisant dans les stations
successives où il s'est reposé. *Toujours vraies*, mais toujours
partielles, ces vues n'ont d'autre défaut que l'inscription
que chaque philosophe y a mise. Au lieu d'écrire au-dessous :
« Ceci est la grande pyramide, il fallait écrire : Ceci est le côté
oriental de la grande pyramide. » — *Ibid.*, p. 137-138.
(2) *Ibid.*, p. 229-230.

se soient bornés, comme on le suppose, à tourner
régulièrement autour de l'âme humaine, étudiant
et décrivant avec exactitude ses manifestations di-
verses. D'ailleurs, lors même qu'ils ne sont pas
sortis du cercle étroit de la Psychologie expérimentale,
les observations qu'ils y ont faites ont été sou-
vent fausses de tout point et radicalement contra-
dictoires. Pour connaître la Psychologie, il ne suffit
donc pas de posséder son histoire et d'additionner
chronologiquement tous les systèmes psychologi-
ques; car, pour discerner les observations exactes
des observations inexactes, il faudrait avoir observé
soi-même avec une parfaite exactitude (1). Une

(1) Jouffroy le déclare expressément dans les pages mêmes
que nous discutons : « Une chose est évidente, dit-il, c'est que
la Philosophie ne sera jamais une science, tant que les faits
de la nature humaine n'auront pas été méthodiquement re-
cueillis et ordonnés, tant que les lois de la nature humaine
et de toute nature morale qui en dérivent n'en auront pas
été régulièrement déduites, et tant que la solution des
questions philosophiques n'aura pas été méthodiquement
tirée de ces lois... En renissant les vues vraies de tous les
systèmes, on aurait une psychologie toute faite, au sein de
laquelle viendraient s'expliquer et se concilier tous les sys-
tèmes; mais pour reconnaître ces vues au fond de chaque
système, il faut que l'historien de la Philosophie ait étudié les
faits. Autrement il ne pourrait démêler ce qu'il y a de vrai,
c'est-à-dire de conforme aux faits, et ce qu'il y a de faux,
c'est-à-dire d'exclusif et d'incomplet dans chaque système...
d'où l'on voit que la méthode historique implique et suppose
la méthode psychologique. » — *Ibid.*, p. 231-232-233.

juste appréciation de tous les systèmes psychologiques ne sera donc possible qu'après l'achèvement de la Psychologie elle-même. Or, suivant Jouffroy, « ces deux grandes tâches, une Psychologie bien faite et une histoire complète de tous les systèmes, sont chacune au-dessus des forces d'un seul homme. La chose est évidente pour l'histoire; et ceux qui savent avec quelle lenteur se développent les sciences d'observation, concevront qu'une bonne Psychologie ne se formera que peu à peu, et par les travaux successifs d'un grand nombre d'observateurs » (1).

D'un autre côté, la Psychologie expérimentale et son histoire ne forment que la préface de la Philosophie. Quand nos arrière-neveux auront une statistique complète des phénomènes moraux et intellectuels de notre nature, il leur restera encore à résoudre toutes les grandes questions de la Philosophie, dont l'examen, suivant Jouffroy, serait aujourd'hui prématuré. Or, c'est seulement au bout de ces travaux séculaires qu'il sera scientifiquement permis d'aborder le redoutable problème de la destinée humaine. La solution philosophique de ce problème ne sera possible en effet qu'après l'achèvement de la Théodicée. Mais si l'on juge de l'avenir par le passé, il n'est pas vraisemblable que le Rationalisme triomphe jamais des difficultés de la Méta-

(1) *Ibid.*, p. 239.

physique, et il n'y a nulle apparence qu'il doive un jour établir solidement parmi ses sectateurs des notions exactes, évidentes et incontestées sur la nature de Dieu. Et puis, quand même il y parviendrait, les deux cent quatre-vingts systèmes imaginés par les philosophes anciens sur l'essence mystérieuse du souverain bien, renatiraient toujours de leurs cendres; et ainsi se perpétuerait, en face de la tradition immuable du Catholicisme, la tradition inquiète et changeante de l'anarchie et du doute.

Est-ce l'histoire de la Philosophie qui mettra fin à ces éternelles fluctuations de la science hétérodoxe? Non, évidemment non! Elle peut bien dire ce que les philosophes ont pensé; mais, par elle-même, elle ne saurait dire ce qu'ils devaient penser. Elle peut nous raconter leurs doutes, mais elle est incapable de les résoudre. Elle nous offre le tableau de leurs contradictions, mais elle est impuissante à les concilier.

D'ailleurs, quelle est la raison principale qui empêche le Rationalisme d'asseoir dans les âmes un système dogmatique et moral? Est-ce la faiblesse de notre intelligence? Est-ce la multiplicité indéfinie des aspects divers sous lesquels peuvent être considérés les grands objets de la Philosophie? Est-ce enfin l'obscurité naturelle de ces objets? C'est tout cela sans doute; mais, si je ne me trompe, c'est plutôt encore, c'est surtout la force prédominante des instincts corrompus, qui troublent sans cesse les

opérations de notre entendement. Pendant que le philosophe rationaliste se fatigue vainement à chercher le secret de notre destinée, pendant qu'il dispute et qu'il doute sur tout ce qui peut donner à nos devoirs une base ferme, une règle fixe et une sanction efficace, pendant qu'il passe sa vie dans l'incertitude sur le but de la vie, les passions grandissent dans son âme, et acquièrent peu à peu sur lui un empire despotique. Or, quand il est devenu, sans le savoir peut-être, le jouet de ces tyrans séducteurs, qui se font aimer de leurs esclaves en déguisant la servitude sous les dehors de l'indépendance, comment sa pensée pourrait-elle suivre une marche régulière? Comment ne glisserait-elle pas tour à tour dans les erreurs les plus opposées? Les passions ne sont-elles pas essentiellement mobiles, capricieuses et discordantes? Oui, tant que le cœur de l'homme sera dominé par l'orgueil ou par la volupté, son intelligence flottera du Sensualisme au Stoïcisme, du Matérialisme à l'Idéalisme, et il n'y aura pas plus de repos pour sa raison que pour ses sens. Cela étant, que peut l'histoire de la Philosophie, quand on l'étudie au point de vue du Rationalisme et avec les dispositions qu'il inspire? Aurait-elle par hasard le pouvoir de faire pénétrer dans les âmes l'humilité, la chasteté, l'abnégation, le désintéressement, la patience, l'amour pur et le zèle de la vérité? Est-elle capable de guérir l'ambition, la jalousie, la paresse et toutes les inclinaisons per-

verses qui ne cessent d'engendrer des rivalités et des luttes dans le domaine de la science, comme sur les autres théâtres où se déploie l'activité humaine? Nul n'osera le dire, sans doute. Eh bien! tant qu'elle n'aura pas ce merveilleux privilège, elle sera impuissante à rétablir l'harmonie parmi les écoles hétérodoxes, et l'anarchie continuera dans le camp du Rationalisme. Il y aura autant de systèmes philosophiques que de philosophes, et chacun jugera l'histoire du haut de son système.

Ce n'est pas que l'histoire de la Philosophie soit par elle-même inutile et stérile. Non, assurément; mais le Rationalisme la rend inféconde, et il ne saurait par conséquent recueillir les fruits qu'elle produit spontanément sous l'influence vivifiante du Catholicisme. C'est ce que les chapitres suivants vont démontrer plus complètement encore.